

— Oui, murmura Violette, cachant ses larmes par un sourire, cette robe-là est bien mal faite, mais comme je la porterais de bon cœur!

Et elle s'empressa d'ajouter :

— Je n'en ai plus le droit. Worth pourra me faire les plus belles robes du monde, — toutes les modes, toutes les couleurs, toutes les fantaisies, — mais jamais la robe de mariée!

Le soir, quand Violette fut retournée à Pernand, le duc de Parisis se sentit plus profondément amoureux qu'il n'avait été jusque-là.

V

Mademoiselle Chonchon

Le duc de Parisis craignait le bruit. Les petits journaux — qui sont devenus de grands journaux — avaient émietté sa vie pour la jeter en pâture à toutes les curiosités gourmandes de la foule. Mais, après le tapage de la tragédie d'Ems, le silence s'était fait peu à peu sur son nom. Au bout de deux années il n'était plus question de lui, les mœurs parlementaires avaient agité l'opinion qui ne se retournait plus que çà et là vers les aventures galantes des hommes à la mode. Les équipées patriotiques des irréconciliables paraissaient plus amusantes encore que les équipées amou-

reuses du duc de Parisis. Le vent avait tourné, la girouette de l'esprit humain annonçait l'orage.

Voilà pourquoi nul, hormis ses amis, ne s'inquiéta de la réapparition de Parisis, d'autant qu'il se tint coi dans sa terre. Mais les amis d'Octave parlèrent beaucoup de ce renouveau qui avait entraîné dans la solitude de Parisis Octave et Violette. On se demanda s'il l'épouserait. La chanoinesse dit que ce serait des fiançailles perpétuelles. Monjoyeux, qui avait la terreur du mariage surtout depuis qu'il était marié, dit qu'ils avaient bien raison, Octave et Violette, de se contenter du sacrement du bonheur.

— Combien durera leur bonheur? demanda Bérangère.

Elle connaissait bien Parisis, parce qu'elle se connaissait bien : c'était la même nature, le même diable au corps, la même soif d'absolu.

— Ils ne seront pas heureux longtemps, reprit-elle, car le duc de Parisis mourra dans l'impénitence finale. Avez-vous jamais vu un homme à femmes qui se soit arrêté en che-

min? Chaque passion, pour Octave, n'est qu'une station de l'amour.

La chanoinesse dit que si cette fois il quittait Violette, Violette ne survivrait pas à cet abandon.

— Tant pis pour elle, s'écria Bérangère, avec un lointain accent de jalousie. Vous savez la légende : L'amour donnera la mort aux Parisis.

— Mais le duc de Parisis? Comment finira-t-il? reprit la chanoinesse.

— Le duc de Parisis, murmura tristement Bérangère traduisant à sa manière une idée de Monjoyeux, tant qu'il aura à frapper, il ne mourra pas.

En attendant, Octave, vrai Parisien du boulevard, se laissait reprendre peu à peu à la nature comme au temps où il aimait Geneviève. Les grands arbres et les horizons bleus encadrent plus poétiquement l'amour que les salons les mieux étoffés. On a beau faire peindre un ciel sans nuages sur son plafond, le ciel où vivent les étoiles est plus doux sur le front des rêveurs.

Chaque jour nouveau le plantait plus avant

dans la terre, il semblait qu'il prenait racine comme les arbres, il regardait à ses mains s'il y avait des feuilles. Ce fut alors qu'il écrivit cette lettre à Monjoyeux :

Mon ami,

Pourquoi ne venez-vous pas me voir à Paris, où je suis devenu plus rustique encore que Courbet. N'est-ce pas que vous ne me croirez pas quand je vous dirai que je suis un paysagiste ? — Des forêts de l'Opéra me répondrez-vous. — Non. Je vous écris sous un sycomore centenaire, en compagnie d'une famille de chats. Le vent enlève mon papier et me chante dans les branches la chanson de la mer. C'est la même symphonie. Quelques guêpes bourdonnent autour de moi. J'entends des points d'orgue : les sifflements du merle et du compère loriot. Tout à l'heure le vent va tomber et le rossignol amoureux, là-bas dans ce bouquet de charmes, va risquer encore son élégie démodée.

J'ai à Paris des paysages de tous les styles. Si je peignais ou si j'écrivais, je ferais des mi-

racles de couleur et d'effet. Je veux tenter de vous donner le spectacle que j'ai sous les yeux. Je tourne le dos au château, je suis au saut-de-loup du parc. Donc plus de statues, plus de vases, plus d'arbres rares. C'est la nature dans toute sa saveur. Mes vaches sont fort belles : rousses et noires, tachetées de blanc. Elles sont bien chez elles ; quelques-unes s'agenouillent nonchalamment dans l'herbe, quelques autres mugissent pour demander à boire ; celles-ci pâturent, celles-là ruminent. La prairie est encadrée par des arbres variés, chênes en parasol, ormes aux branches fantasques, bouleaux onduleux au tronc d'argent, peupliers gourmands qui veulent escalader le ciel, arbres canailles mais dominateurs, heureusement que quelques italiens rehaussent cette famille mal famée par leurs silhouettes fières et fines. C'est la ligne droite, le rappel au style. Il y a un autre peuplier, celui de Hollande, qui par ses feuilles argentées rehausse le vert vulgaire des autres.

Bien loin, la montagne de la Roche-l'Épine bleuâtre sur le ciel lumineux, se lève majes-

tueusement à l'horizon avec sa vieille tour sur le versant. Elle est toute enveloppée d'une brume diaphane où s'égarer mes yeux, quelques nuages neigeux, tout à l'heure dorés et rougis. J'aurai un beau soleil couchant ou plutôt un beau soleil perdu, pour ne pas contrarier Galilée.

Trop de vent ! Il emporte mon papier pour la troisième fois, mais il m'apporte l'odeur des aubépines et des vergers. Aimez-vous les pommiers, les cerisiers, les pêchers, les pruniers, toute la famille des arbres nourriciers ? Moi j'en raffole : les fleurs me ravissent et les fruits me charment.

À mes pieds les cigales crient et les fourmis travaillent sans me convaincre. Je ne suis pas pour les greniers d'abondance, je vis du jour et pas du lendemain. Tout un monde s'agite à mes pieds. Les demoiselles au corset d'or m'arrivent des étangs poursuivies par les hirondelles. Les guêpes viennent goûter si mon encre a la petite vertu. Mes chats en jouant agitent les pervenches, les primevères et les violettes.

Le croirez-vous, mon ami ? Je pâlis en écri-

vant ce mot : *Pauvre Violette ! cher parfum perdu et retrouvé !*

Dans la prairie les marguerites et les boutons d'or scintillent dans l'herbe comme des étoiles dans la nuit.

Joli tableau. Voici les paysannes de la ferme qui vont traire les vaches avec leurs seaux de cuivre éclatant. Les bonnes bêtes regardent si c'est bien la même figure et continuent d'un air distrait à mordre à belles dents les touffes d'herbe où le sainfoin montre ça et là sa fleur rose. J'entends le bruit argentin dans les seaux. Aimez-vous le lait ? Moi j'en ai horreur depuis que je suis sevré. Et pourtant c'était du bon lait.

Les derniers églantiers s'ouvrent sous mes yeux. Je vais cueillir tout un bouquet pour Violette qui m'appelle. Une femme est toujours inquiète quand on écrit. Pourquoi parler aux autres ? N'est-ce pas verser son âme à l'ennemi ? J'ai bien peur, mon ami, que ma lettre ne vous arrive qu'avec l'estampille de Violette.

Je vous serre la main,

OCTAVE DE PARISIS.

Violette, en effet, lut la lettre à Monjoyeux.

— Si je mettais l'estampille, dit-elle, je supprimerais l'horizon de la Roche-l'Épine, où il y a une femme qui vous aime.

Octave voulut ne pas comprendre. C'était d'ailleurs la première fois que Violette osait lui parler de son étrange et mystérieuse locataire.

— C'est égal, reprit Violette, je vous embrasse pour le *cher parfum perdu et retrouvé*.

Octave de Parisis, on le sait, était un artiste. Comme toutes les natures d'élite qui ont la pénétration des dieux, il écrivait en prose et en vers avec un tour original — plus d'esprit que de grammaire. — Un jour qu'il se promenait avec Violette, ils rencontrèrent une petite paysanne fort gentille qui gardait à la fois un cochon et une vache.

Ils lui demandèrent son nom.

— Chonchon, répondit-elle.

Elle avait cueilli des fleurs sauvages qu'elle offrit à Violette. Comme Octave la regardait beaucoup, elle se voila la figure de son bras avec une charmante gaucherie.

Le soir il se rappela ce gai tableau, et rima

ces strophes en l'honneur de mademoiselle Chonchon :

Sa main rouge sur sa hanche,
Mademoiselle Chonchon,
Si belle en sa gaieté franche,
En donnant un coup de branche,
A sa vache rousse et blanche,
Se met à califourchon
Sur Babichon,
Son cochon,

Ne rougis pas, front brunâtre
Que le soleil étoila,
Un grand pape qui fut pâtre,
N'en mourut pas pour cela.

La petite Guillemette,
La femme à Scarron le gai,
A Niort, loin de l'Hymette,
Garda les dindons, morgué!

Comme elle, tu seras reine;
Chacune porte à son tour
Couronne de souveraine,
Par la grâce de l'amour.

Le bon Dieu, qui là-haut cache
 Sa figure en cheveux blancs,
 Pour ton cochon et ta vache
 A donné l'herbe et les glands.

Le cochon de saint Antoine,
 A son blason sur fond d'or,
 Va cueillir un brin d'avoine,
 Pour ton cochon qui s'endort.

Que ta brave main régale
 Ta vache au flanc tacheté,
 Distracte par la cigale,
 Violoneuse de l'été.

Sa main rouge sur sa hanche,
 Mademoiselle Chonchon,
 Si belle en sa gaieté franche,
 En donnant un coup de branche,
 A sa vache rousse et blanche,
 Se met à califourchon
 Sur babichon,
 Son cochon.

Quand Parisis montra sa chanson à Violette, elle eût l'idée de débarbouiller la gardeuse de cochon pour en faire une petite servante. Mais il lui dit : « Prends garde, elle est si heureuse comme ça ! »

V

La symphonie

Violette ne demandait qu'à sourire et à montrer qu'elle avait le cœur content, mais cette pauvre âme délicate se blessait à tous les contacts de la réalité. Elle avait des heures de sombre tristesse où la mort l'attirait comme l'abîme.

Et puis elle avait toujours peur que Parisis ne se sacrifiât à elle.

Un jour qu'elle était venue de bonne heure à Parisis, il lui sembla qu'elle n'était pas attendue.

Parisis, qui se promenait avec ses chiens sous les grandes allées du parc, la rencontra